

ROBINSON JEFFERS,  
douze poèmes

traduits par Jean-Yves Cadoret

Mis en ligne le 15 septembre 2023

*Je dédie cette traduction à Charles Lloyd,  
grâce à qui j'ai découvert Robinson Jeffers.*

1924

Aux tailleurs de pierre  
Au bout du continent

1928

Tor House

1931

Iona, les tombeaux des rois

1932

Le lit près de la fenêtre

1941

Autant voir rouge  
Pour Una

1948

Cassandre  
Tant de lacs de sang  
Diagramme

1951

La beauté des choses

1963

Vautour

## **Aux tailleurs de pierre**

Tailleurs de pierre qui dans le marbre luttez contre le temps, challengers  
De l'oubli vaincus d'avance  
Vous vous nourrissez de cyniques bénéfiques, aux fissures de la roche, les inscriptions  
disparaissent,  
Les caractères romains aux angles droits  
S'écaillent dans les dégels, s'érodent sous la pluie. Le poète aussi  
Bâtit sa demeure dérisoire ;  
Car l'homme sera détruit, la terre allègre meurt, le courageux soleil  
Perd la vue, noirci à cœur :  
Les pierres pourtant ont tenu mille ans, et les pensées tristes  
Dans les anciens poèmes ont trouvé le miel de la paix.

## **Au bout du continent**

A l'équinoxe quand la terre se fût voilée d'une pluie tardive, couronnée de coquelicots, dans l'attente du printemps,  
L'océan s'enfla d'une tempête lointaine et franchit sa frontière, la lame de fond frappa les lits de granite :

Les yeux fixés sur les frontières de granite et d'écume, les solides amers, j'ai senti dans mon dos  
Montagne et plaine, l'immense étendue du continent, et devant moi la masse et l'envergure doublée de l'eau.

J'ai dit : tu mets au joug les rocs-phoques des Aléoutiennes avec la lave et les semis de corail qui fleurissent le sud,  
Sur ta vague la vie qui a cherché le lever du soleil nous dévisage, nous qui avons suivi l'étoile du soir.

Les longues migrations se croisent en toi, et ce n'est rien pour toi, tu nous as oublié, mère.

Tu étais beaucoup plus jeune lorsque nous nous sommes dégagés de tes entrailles pour nous étendre sur l'estran sous l'œil du soleil.

C'était il y a très, très longtemps ; nous avons grandi depuis lors dans la fierté tandis que tu vieillissais dans l'amertume ; la vie conserve  
Ta force douce, souple et inquiète ; et envie la dureté et l'insolente quiétude de la pierre.

Les marées coulent dans tes veines, nous reflétons encore les étoiles, la vie est ton enfant, mais il y a en moi  
Plus vieux et plus dur que la vie, et plus impartial, l'œil qui veillait avant l'apparition de l'océan.

Qui te regardait remplir tes lits de gouttelettes de vapeur d'eau et te vit les métamorphoser,  
Et, avec douceur et violence, déchirer tes frontières, manger la roche, déplacer les continents.

Mère, bien que la mesure de ma chanson épouse ton ancien rythme de houle, tu ne me l'as jamais appris.

Avant que n'apparaisse l'eau étaient les marées de feu, nos chants viennent tous les deux d'une plus ancienne fontaine.

## Tor House\*

Si tu devais rechercher cet endroit dans une poignée de vies :  
Peut-être que quelques-uns des arbres que j'ai plantés  
Seraient encore debout, comme ces Australiens aux feuilles sombres ou le cyprès de  
la côte, hagard,  
Que les tempêtes ont déformé ; mais le feu et la hache sont des démons.  
Cherche les fondations de granite érodé par la mer, mes doigts ont l'art  
De faire s'aimer les pierres, tu trouveras quelques vestiges.  
Mais si tu devais rechercher par désœuvrement dans dix mille ans :  
C'est le monticule de granite sur le granite  
Et la langue de lave au milieu de la baie, à côté de l'embouchure de la vallée  
De la rivière Carmel, ces quatre éléments résisteront  
Au changement des noms. Tu le reconnaîtras au parfum sauvage de mer qu'a le vent  
Même si l'océan a monté ou s'est un peu retiré ;  
Tu le reconnaîtras en remontant la vallée qui mit au monde notre soleil et notre lune  
Avant que les pôles aient changé ; et qu'Orion dans les soirs  
De décembre soit frappé à la gorge de la vallée comme un pont illuminé.  
Si tu arrives le matin tu verras des mouettes blanches  
Tramer une danse sur l'eau bleue, aux bras  
De la lune déclinante, comme un fantôme qui marche  
En plein jour, mais plus grande et plus blanche que tous les oiseaux de la terre.  
Tu n'auras pas besoin de chercher mon fantôme, il est probablement  
Ici, mais plus sombre, enfoui dans le granite, et il ne danse pas dans le vent  
Sous la lune en plein jour avec des ailes folles.

\* Nom de la maison que Robinson Jeffers avait construite de ses mains en 1918-19 sur une falaise surplombant le Pacifique entre Carmel et Big Sur, et où il vécut jusqu'à sa mort, en 1962.

### **Iona, les tombeaux des rois\***

Je ne veux pas mentir ici.  
C'est juste un bout de terre impropre à l'enterrement, mais ici  
On pourrait faire de mauvais rêves.

Dans des mers belles une île  
Belle et sacrée, mais de la terre sombre si peu profonde sur la roche  
Gorgée de mauvaise viande.

Rois enterrés dans l'abri du saint,  
Rois de la féroce Norvège, de l'Ecosse rivée de sang, de la fourbe Irlande  
Aux rêves amers.

Imaginez quelles illusions de grandeur,  
Quels yeux suspicieux d'agonisants, quelles gelées d'arrogance et de terreur  
A absorbés cette terre.

\* Iona est une petite île des Hébrides intérieures où sont enterrés les premiers rois scots, ainsi que plusieurs rois irlandais et norvégiens.

### **Le lit près de la fenêtre**

J'ai choisi pour lit de mort celui d'en bas près de la fenêtre qui donne sur la mer  
Quand nous avons construit la maison ; il est prêt,  
Inoccupé, sauf par quelque invité une fois l'an, qui ne se doute pas  
De son usage final. Je le considère souvent  
Sans dégoût ni désir ; plutôt les deux mêlés, à parts si égales  
Qu'elles se tuent l'une l'autre et qu'il n'en reste plus  
Qu'un intérêt cristallin. Nous avons l'assurance de finir ce que nous avons à finir ;  
Et alors cela sonnera plutôt comme une musique  
Lorsque le démon patient à l'affût derrière l'écran de la falaise et du ciel  
Frappera lourdement de son bâton, et appellera trois fois : « C'est à toi, Jeffers. »

## **Autant voir rouge**

Que les hommes publics publient des contre-vérités  
N'a rien de neuf. Que l'Amérique doive accepter  
Comme toutes les républiques de l'histoire corruption et pouvoir  
Est connu depuis des lustres.

Autant voir rouge quand le soleil se couche  
Si ces choses-là te mettent en colère. Regarde la roue qui penche et tourne,  
Ils sont tous liés à la roue, ces gens, ces guerriers,  
Cette république, l'Europe, l'Asie.

Regarde-les qui gesticulent,  
Regarde-les tomber. Leur clique sert des mensonges, l'homme de passion  
Joue son rôle ; la froide passion pour la vérité  
Ne chasse dans aucune meute.

Tu n'es pas Catulle, tu le sais,  
Pour brocarder ces grossières parodies de César. Tu es loin  
Du dolce stil de Dante, mais encore plus loin de ses sales  
Haines politiques.

Laisse les garçons chercher leur plaisir, et les hommes  
Se battre pour le pouvoir, les femmes peut-être pour la gloire,  
Les serviles servir un Chef, les dupes être dupés.  
Les tiens ne sont pas les leurs.

## Pour Una

### 1

J'ai construit pour elle une tour lorsque j'étais jeune –  
Un jour elle mourra –  
Je l'ai construite de mes mains, j'ai accroché  
Des pierres au ciel.

Vieux mais encore fort j'escalade la pierre –  
Un jour elle mourra –  
J'escalade seul les escaliers rudes et raides,  
Et pleure dans le ciel.

Ne pleure jamais, ne pleure jamais.

### 2

Ne t'étonne jamais, ma chérie.  
Prépare-toi au changement.  
Rien n'est étrange.

Nous avons vu la race humaine  
Capturer tous ses rêves,  
Tous sauf le rêve de paix.

Nous avons vu l'humanité comme le Christ  
S'échiner pour s'élever de plus en plus haut  
Et finir sur la croix au sommet.

N'enviant plus les oiseaux,  
Cette vieille prière pour  
Des ailes exaucée : ainsi

Le ciel lourd, sur Londres,  
Aux sabots d'étalon,  
Tombe sur les toits.

Ce sont les années qui tombent,  
Elles iront au plus profond,  
Ne pleure jamais, ne pleure jamais.

Avec des yeux clairs explore le puits.  
Considère la grande chute  
Avec une sainte terreur.

### 3

Ce n'est pas seulement l'Europe qui tombe  
Dans le sang et le feu.

Le déclin et la chute dansent dans les âmes de tous les hommes  
Depuis un bon moment.

Un jour au dernier soupir la paix est donnée  
A chaque âme.  
Jamais à la mienne tant que j'aurai à démasquer et dénoncer  
Ce que je sais.

4

Demain je reprendrai ce lourd poème  
Sur Ferguson\*, cet homme trompé et jaloux  
Qui hurlait vérité ! vérité ! et fut incapable d'en supporter  
Le premier signe. Ce poème m'ennuie, et j'espère qu'il ennuiera  
Toutes les bonnes âmes qui le liront, n'étant d'une certaine façon  
Vraiment moi-même qu'à mes antipodes ;  
Mais j'ai intimé l'ordre à la grosse artillerie de faire feu  
Et dois pilonner jusqu'à la fin.

Ce soir, ma chérie,  
Oublions tout cela, tout cela et la guerre,  
Et enfermons-nous dans une île un peu au-delà du temps,  
Toi avec ce whiskey irlandais, moi avec du vin rouge,  
Pendant que les étoiles vont sur l'océan sans repos,  
Et un peu après minuit je t'en cueillerai quelques-unes pour t'en faire  
La plus belle des couronnes ; nous parlerons de l'amour et de la mort,  
Des thèmes solides comme le roc, vieux et profonds comme la mer,  
N'admettant rien de plus temporel, rien de moins réel  
Pendant que les étoiles iront sur l'océan délivré du temps,  
Et lorsqu'elles disparaîtront nous aurons bien usé de notre nuit.

\* Bruce Ferguson est le personnage central du poème narratif *Mara*, qui ouvre le recueil *Be angry at the sun* (1941). Une traduction en a été faite par Cédric Barnaud pour les éditions Unes en 2022.

## **Cassandre**

Folle fille aux yeux fixes et aux longs doigts blancs  
Crochés dans les pierres du mur,  
Les cheveux en bataille et l'invective à la bouche : est-ce important, Cassandre,  
Que les gens s'abreuvent  
A ta fontaine amère ? Les hommes en vérité détestent la vérité ; plutôt  
Croiser un tigre sur sa route.  
C'est pourquoi les poètes ajoutent à leur vérité le miel du mensonge ; ou la religion –  
Les marchands et les hommes politiques  
Déversent de la barrique mensonges sur mensonges, et on les loue pour leur douce  
Sagesse. Pauvre fille, sois sage.  
Non : tu mâchouilleras toujours dans un coin un croûton de vérité, qui dégoûtera  
Les hommes et les dieux – et moi avec toi, Cassandre.

## **Tant de lacs de sang**

*(écrit le 12 mai 1944)*

Nous avons maintenant gagné deux guerres mondiales, aucune des deux ne nous concernait, nous sommes tombés dedans. Nous avons contenu les pouvoirs De l'Europe, qui gouvernait le monde, dans les limites de notre bon vouloir. Nous avons gagné deux guerres et une troisième s'annonce.

Celle-ci – ce ne sera pas si facile. Nous étions à l'aise tant que les pouvoirs du monde étaient éparpillés en factions : à cela nous avons mis fin. Nous avons fait de beaux rêves ; nous avons rêvé d'unifier le monde ; nous l'avons unifié – contre nous.

Deux guerres, et ils mijotent une troisième. Il nous faut à présent garder les plages, surveiller le nord, se méfier des autres. Contrôler chaque nuage. Construire le pouvoir. La forteresse Amérique peut encore tenir longtemps, entre l'est et l'ouest, comme Byzance.

- Quant à moi : riez de moi. Je suis d'accord avec vous. C'est une folie de chercher à voir le futur et de pousser des cris d'orfraie en l'apercevant. On devrait regarder et se taire. Le patriotisme a mené le monde à tant de lacs de sang : et nous tombons toujours dedans.

## Diagramme

Regardez, il y a deux courbes dans l'air : l'air  
Que respire le destin de l'homme : il y a la naissance et la chute du complexe culturel  
chrétien, qui vit son aube  
Il y a quinze siècles, et maintenant passé midi  
Dérive vers son déclin ; et il y a la courbe bien plus vaste, mais dont la plus grande  
part se déploie dans le futur, de l'âge qui commença à Kitty Hawk\*  
Il y a de cela une vie. – La première de ces courbes à son zénith et la seconde à son  
orient  
Semblent toutes les deux cruciales au regard d'une petite vie d'homme.  
En vérité le temps est balisé de splendeurs insensées et d'agonies. Mais prenez garde  
aux deux courbes lorsqu'elles se croisent : vous les enfants  
N'êtes pas loin d'un futur-faucon de cauchemar : vous verrez des monstres.

\* Kitty Hawk est la petite ville de Caroline du Nord où les frères Orville et Wilbur Wright effectuèrent le premier vol contrôlé d'un avion, le 17 décembre 1903.

## La beauté des choses

Ressentir et parler de l'époustouflante beauté des choses – la terre, la pierre et l'eau,  
Les animaux, l'homme et la femme, le soleil, la lune et les étoiles –  
La beauté injectée de sang de la nature humaine, ses pensées, ses folies et ses  
passions,  
Et la réalité suprême de la nature inhumaine\* –  
Car l'homme est à moitié rêve ; l'homme, on peut dire, est de la nature qui rêve, mais  
la roche  
L'eau et le ciel sont des invariants – ressentir  
En profondeur, comprendre en profondeur, exprimer en profondeur, la beauté  
Naturelle, est l'unique affaire de la poésie.  
Le reste est diversion ; ces sentiments nobles ou sacrés, les idées complexes,  
L'amour, la luxure, le désir : des raisons, mais non la raison.

\* Pour Robinson Jeffers, qui ne croyait ni en l'homme ni aux dieux, « l'inhumanisme » de la nature représentait l'idéal vers lequel tendre. Il a théorisé cette philosophie dans sa préface à *The double axe and other poems* (1948) et l'a exprimée à travers nombre de poèmes, tels que *Inscription for a gravestone* :

*I am not dead, I have only become inhuman:  
That is to say,  
Undressed myself of laughable prides and infirmities  
... I admired the beauty  
While I was human, now I am part of the beauty.*

## Vautour

J'avais marché depuis l'aube et m'étais allongé pour me reposer sur le versant d'une colline nue  
Au-dessus de l'océan. Je vis à travers mes paupières à demi fermées un vautour tournoyer haut dans le ciel,  
Et bientôt repasser, mais plus bas et plus près, tandis que son orbite rétrécissait, et je compris alors  
Que j'étais sous inspection. Je fis le mort et entendis les pennes  
Siffler au-dessus de moi et resserrer encore le cercle.  
Je vis la tête rouge et nue entre les grandes ailes  
Porter vers moi son regard perçant. Je dis : « Cher oiseau, tu perds ton temps ici.  
Ces vieux os peuvent encore marcher ; ils ne sont pas pour toi. »  
Mais comme il me semblait beau, glissant sans heurts  
Sur ces grandes voiles ; comme il me semblait beau, virant dans la lumière de la mer au-dessus du précipice. Je vous dis avec solennité  
Que je fus désolé de l'avoir déçu. Etre mangé par ce bec et devenir partie de lui, partager ces ailes et ces yeux –  
Quelle fin sublime pour un corps, quel enkystement ;  
Quelle vie après la mort.